

# Éditorial de Léonora Miano, marraine de la Dictée francophone 2013

Novembre 2012

Il arrive encore que la question me soit posée de savoir si je souffre d'écrire en français, si je ne sens pas écartelée entre les cultures qui se sont brutalement mêlées pour forger mon identité. Curieusement, ce ne sont jamais des Subsahariens qui m'interrogent de la sorte. Ce ne sont jamais des Subsahariens qui s'inquiètent de savoir si mes livres sont traduits « en Camerounais », langue totalement inconnue. Ce sont toujours des Occidentaux. Il semble, peut-être en raison d'une culpabilité inconsciente liée à la colonisation, qu'ils aient, bien qu'un peu tardivement, le souci de la préservation des langues subsahariennes. Il y a là quelque chose de cocasse, si l'on considère l'acharnement avec lequel les colons français ont voulu assimiler les peuples subsahariens pour les faire pénétrer en francité, l'africanité n'étant pas assez respectable... Quoi qu'il en soit, j'ai souvent répondu de la façon suivante :

Non, cela ne me pose pas le moindre problème d'écrire en français, pour rapporter au monde l'expérience des peuples subsahariens et afrodescendants. Je ne souffre nullement de cette situation, pour de multiples raisons. D'abord, j'ai été élevée en français. C'est la seule langue dans laquelle mes parents et mes grands-parents se sont adressés à moi, la seule qu'ils m'aient transmise. Ensuite, je viens d'un pays, le Cameroun, dont la diversité linguistique est telle que ses populations ne se comprennent les unes les autres qu'en utilisant les anciens idiomes coloniaux que sont le français et l'anglais. Le Cameroun, que seule la colonisation a créé, possède deux langues officielles, le français et l'anglais, ce qui fait sa singularité. Enfin, il ne m'a jamais semblé ardu d'exprimer, en français, les particularités des peuples qui sont au cœur de ma production. En effet, la langue de Césaire et de Damas est suffisamment souple, pour qu'on y diffuse sans mal la sensibilité subsaharienne. Nos grands auteurs l'ont démontré.

Par ailleurs, les Subsahariens, qui pratiquent depuis toujours le syncrétisme culturel – étant donné que leurs pays abritent souvent des peuples différents – se sont naturellement approprié les langues coloniales, les transformant à leur guise, les modelant pour qu'elles leur ressemblent. Le français qui se parle au Cameroun, avec son rythme, ses images et son vocabulaire particuliers, n'est pas la langue des Français, ni celle des Québécois. Il serait tout à fait possible d'écrire intégralement un roman en français du Cameroun, ce qui obligerait les autres locuteurs du français à se munir d'un dictionnaire pour saisir toutes les subtilités d'un tel texte. Si c'est dans la violence et dans la négation des cultures subsahariennes que le français s'est imposé, il s'est aussi exposé à ce que l'esprit éminemment résilient des colonisés et de leur descendance lui impulse des cadences nouvelles, d'autres vibrations.

Les Subsahariens utilisent le français de manière transgressive, ce qui est bien normal. Ils n'ont pas besoin d'y réfléchir pour le faire, cela leur vient, voilà tout, comme un réflexe de survie. Bien sûr, des langues vont disparaître sous le Sahara. La négligence des gouvernants face à ce problème hâtera le phénomène, ce que nous devons tous déplorer. C'est à eux de répondre à la question de la préservation de langues qui, comme toutes les autres, charrient des imaginaires, des visions du monde bien précises. De mon côté, je procède comme le font les artistes et comme ils le peuvent : je contribue à l'enrichissement du lexique en y ajoutant des mots comme « Afropéen », pour désigner les Européens d'ascendance subsaharienne. J'interroge la vision occidentale du monde, en donnant au mot « frontière », une signification empruntée à la conception subsaharienne. Ainsi, la frontière devient, non pas un lieu de séparation et de rupture, mais un espace de médiation et de rencontre.

Nous sommes tous égaux devant le français. La complexité de cette langue nous impose à tous de l'apprendre, si nous voulons la maîtriser. Nous sommes tous égaux devant le français : il nous faut le soumettre pour trouver, à l'intérieur de la langue commune, une expression qui nous soit propre.